

XI

Inutile de se glisser sous la haie, ce soir : le grand portail est ouvert. Je pense qu'ils ne le ferment jamais, de toute façon. Dans ce style d'hôtel luxueux, on doit être en mesure d'accueillir les clients à toute heure. D'ailleurs, même si la majorité des fenêtres des étages sont éteintes, tout le rez-de-jardin reste éclairé, de même que le chemin qui s'étend depuis la grille que je viens de franchir

C'est une étrange sensation de s'avancer si facilement entre ces deux rangées de spots lumineux, vers ce bâtiment dont la haute masse se détache si distinctement sur le fond sombre des arbres de son parc et du vaste ciel nocturne. Il y a trente ans, avec mes deux compagnons d'armes, nous faisons notre approche au jugé, dans l'obscurité la plus complète, comme de vrais aventuriers. Nous nous interdisions d'utiliser la moindre source de lumière pour ne pas risquer d'attirer l'attention des occupants des maisons de la ruelle. En plus, nous choisissions toujours les nuits les plus sombres pour nos escapades. Après ce que Tristan nous avait raconté sur les effets de la pleine lune, Matthias et moi nous étions facilement laissé convaincre qu'il n'y avait pas d'alternative.

Alors, sans un bruit, nous guidant par l'effleurement de nos mains sur les hautes herbes qui encadraient l'allée centrale, nous avançons en file indienne, Tristan, moi, puis Matthias. Nous ne nous arrêtons que lorsque Tristan trébuchait sur le perron en jurant.

Comme nous avons déjà visité les lieux plusieurs fois en plein jour, dès notre première virée nocturne, nous avons pu rejoindre sans problème notre objectif. Nous avons longé la façade sur la gauche, dévalé la légère pente, suivi la balustrade

qui s'arrondit vers le côté du bâtiment. Après cette courbe, le parapet ne se prolonge que sur quelques mètres ; commence alors un escalier de cinq ou six marches qui descend vers la cuisine.

M'y voici de nouveau. Je regarde cette porte en contrebas, ses quatre carreaux rectangulaires, la lumière qui brille en veilleuse derrière. Je m'engage dans l'escalier, m'arrête à mi-hauteur ; aucune réaction n'est perceptible derrière la vitre. Sans doute n'y a-t-il personne, à cette heure-ci ; ou peut-être juste un commis qui attend dans une petite pièce attenante, pour parer à toute éventuelle fringale nocturne d'un client capricieux.

En arrivant en bas, je retrouve avec émotion le sol de galets irréguliers. Les nouveaux propriétaires ont pu remplacer toutes les huisseries, ajouter des milliers d'ampoules jusque dans les moindres recoins, tondre le grand pré qui s'étend devant le château, mais il reste toujours quelques petits détails auxquels la mémoire peut se raccrocher. Je fais les trois derniers pas qui me séparent de la porte de la cuisine ; je pose ma main sur la vitre.

« Ne bougez plus. N'avancez pas. »

Je me fige. Derrière moi, la voix qui m'a interpellée si brutalement reprend :

« Retournez-vous maintenant, sans faire de geste brusque, ni essayer de vous enfuir. »

J'obtempère, le cœur battant, pour me retrouver face à une puissante lampe torche qui m'éblouit. Moi qui voulais effacer la claque du message de mon mari et de son silence méprisant par une promenade sur les terres de mes jeux d'enfant, me voici de nouveau confrontée à l'une des cruelles réalités de la vie adulte : la force de l'homme n'a pas pour but de protéger la femme, mais de la dominer.

J'enrage contre cette brute qui vient d'effacer, en une seconde, la paix délicate que j'avais réussi à apprivoiser par trois heures de marche. Le pèlerinage à pas lents dans l'impasse, avec mes musiques préférées dans les tympons, m'avait déjà permis

d'éloigner la brûlure que mon mari m'avait infligée par son message. Mais ça n'était pas suffisant. Alors j'étais partie errer dans le village. La place de l'église, la Grande Rue, la mairie, mon ancienne école, toutes ces images figées, abandonnées par toute forme de vie, sous les halos des réverbères, étaient le paysage idéal pour ma quête. J'avais fini par arrêter la musique afin de profiter pleinement des sons de la nuit, si rares et d'autant plus troublants. Car, dans les grandes plages de silence qui enveloppaient tout le décor, un soudain jappement de chien, un bruissement de feuillage, un claquement de volet, un moteur qui approche ou un crissement de pneu prennent une tout autre valeur. J'étais allée jusqu'au supermarché et à l'usine, plus sinistres encore qu'en plein jour. J'étais revenue par des ruelles plus étroites, plus silencieuses, où les seuils des portes, le fond des cours, les impasses adjacentes démultipliaient le pouvoir de l'ombre.

Après ces trois heures d'errance, j'étais tendue comme un arc, mais, paradoxalement, enfin prête à aller me coucher – et peut-être à dormir. Mais en tournant le coin de ma maison d'enfance, la vision du château m'avait donné une tout autre idée. C'était bien la peur que j'avais cherchée dans ces rues inoffensives où seuls les chats traînent encore tandis que leurs maîtres, même les moins fréquentables, ronflent à qui mieux mieux. Alors pourquoi ne pas parfaire cette sensation en retournant dans le lieu qui m'avait permis, à quinze ans, de connaître la plus grande peur de toute ma vie ?

Je me doutais bien qu'il me serait impossible de rentrer dans le château, mais j'avais envie de m'approcher au moins de la porte de la cuisine. C'est par là que nous entrions, Matthias, Tristan et moi. Et c'est à cet endroit précis que s'était achevée mon enfance.

En y repensant, tandis que je progressais sur l'allée principale, j'avais senti ma poitrine se serrer. Cela me confirmait que j'avais fait le bon choix : c'était ici et nulle part ailleurs que je

pourrais approcher suffisamment mes frayeurs d'enfant pour effacer mes angoisses d'adulte. J'avais même prévu de faire le grand tour : après m'être approchée de la cuisine, je serais allée visiter le parc, saluer ses arbres et ses ombres et voir ce que sont devenus les superbes rosiers qu'il recelait.

Lors de notre toute première visite – qui fut aussi la dernière escapade interdite que je partageai seule avec Tristan –, nous nous étions contentés de faire le tour de la bâtisse : nous n'avions pas encore découvert la clé. Nous avions été subjugués par le parc immense, dont l'état d'abandon évoquait un paradis terrestre aussi beau que nos rêves, mais plus sauvage et autrement plus magique.

Pourtant ce n'étaient pas ces marées d'herbes folles, ces ronces conquérantes, ces armadas d'arbustes anarchiques, ces chemins étouffés et mystérieux qui nous avaient le plus frappés. C'étaient les rosiers. Une vingtaine de rosiers, alignés proprement sur un rectangle de terre scrupuleusement sarclé. Et fraîchement arrosé.

« J'en étais sûr, s'était exclamé Tristan.

— Sûr de quoi ?

— Que la noyée du château traîne encore par ici.

— La noyée du château ?

— Oui, la noyée du château, la sœur du proprio. Je t'en ai jamais parlé ?

— Euh... non. »

En réalité, il l'avait déjà évoquée deux ou trois fois, mais je n'avais jamais poussé la curiosité jusqu'à lui demander plus de détails. Et il avait à chaque fois changé de sujet. J'espérais qu'il en ferait de même ce jour-là. Espoir rapidement déçu.

« Je suis sûr que je t'en ai déjà parlé. Mais bon, je vais recommencer, puisque tu n'as pas de mémoire. Ma maison – et les quatre autres – a été construite sur un terrain vague qui était en fait un ancien étang. Le type à qui appartenait le château l'a comblé parce que sa fille s'y est noyée. Et si j'ai bien compris ce

que m'a raconté mon père, elle s'est noyée le soir de son mariage.

« Le château et tout le parc étaient pleins de gens qui dansaient, qui buvaient, et elle a voulu s'éclipser un quart d'heure avec son chéri, histoire d'avoir un peu la paix. Ils sont venus au bord de l'eau. Il faisait nuit noire. Ils se tenaient par la main, en se murmurant des mots doux à l'oreille, hors de portée de la foule. Et elle a glissé.

« Son mari a essayé de la rattraper, mais en quelques secondes, sa robe à froufrous s'est gorgée d'eau et elle a commencé à couler. Le pauvre gars ne pouvait rien faire : il avait beau tirer de toutes ses forces, à presque lui arracher le bras, il voyait sa femme descendre vers le fond. Il a fini par tomber lui aussi à l'eau, ce qui n'a rien arrangé, au contraire : sans appui, il lui était encore plus difficile de sortir la mariée de l'étang. Il l'avait ceinturée de ses bras et il battait des jambes comme un beau diable, mais c'était inutile : sa douce petite femme pesait cinq fois plus lourd qu'avant et continuait de descendre vers les profondeurs. Et lui, malgré sa volonté de la sauver, fut incapable de résister à un réflexe de survie : quand il se sentit prêt à tomber dans les pommes, il lâcha tout et fonça vers la surface pour prendre un grand bol d'air. Il eut beau redescendre trois fois pour reprendre son sauvetage, rien n'y fit : dès son deuxième plongeon, il sentit que le corps qu'il empoignait avait cessé de se cramponner à lui. »

Ayant prononcé ces mots sur un ton lugubre, Tristan s'était tu pour bien mesurer l'effet que son histoire avait provoqué sur moi. En l'occurrence, je crois que je devais être aussi blanche que la robe de la noyée avant qu'elle s'enfonce dans la vase. Ce qui n'empêcha pas mon ami de continuer.

« Le père, fou de douleur, fit combler l'étang dès le lendemain et abandonna son château pour s'installer dans une maison quelconque à côté de son usine. Il finit par mourir et c'est son fils qui se décida à vendre ce bout de terrain à l'entrée du parc – je crois qu'il avait un petit besoin d'argent pour relancer

l'affaire que son père lui avait léguée. Enfin, bon, tu dois savoir tout ça mieux que moi, puisque ton père travaille là-bas.

— Ah bon ?

— Oui, dans l'usine du frère de la noyée. Tu suis ou pas ? Ah, les filles ! Mais ne nous éloignons pas trop du sujet : ce qui nous intéresse, ce sont ces rosiers, et moi, je suis sûr que ce sont les rosiers de la noyée. Et que c'est elle qui vient les arroser et les bichonner. En fait, depuis que son père a fait disparaître l'étang où elle est morte, elle reste coincée en dessous. Alors, elle sort par un autre étang, quelque part dans la campagne, et elle revient ici, par la rue du Puits-Brûlé.

« Parfois, quand une voiture passe, elle fait un signe. Une mariée dans sa robe blanche, en pleine nuit, en rase campagne, c'est plutôt intrigant ; mais la plupart du temps, les conducteurs s'arrêtent. Elle est tellement belle qu'ils n'ont pas le cœur de la laisser là, toute seule. Elle ouvre la porte lentement, elle s'assied sans un mot, elle n'attache pas sa ceinture, évidemment, et elle fait signe de démarrer. Quand la voiture s'approche de la ferme du château, elle commence à gémir, à marmonner des suppliques, à sangloter, à se tordre les mains... Et, arrivée sur la place de l'église, juste en face de l'endroit où il y avait le plan d'eau, elle pousse un grand cri et disparaît. On ne compte plus les hommes affolés qui racontent cette histoire. »

Je fermai les yeux en prenant une grande inspiration. J'aurais tellement souhaité pouvoir aussi obturer mes oreilles. Mais Tristan reprit et je relevai les paupières.

« En réalité, elle ne disparaît pas. Elle passe juste de la voiture à notre impasse, construite sur le lieu de sa mort. Elle traîne ici pendant une heure ou deux, parcourant les jardins, sillonnant les trottoirs, cherchant un moyen de retrouver l'eau qui l'a engloutie. Mais il n'en reste rien. Alors elle reprend le chemin du château. Et je sais maintenant pourquoi : pour venir soigner ses fleurs. »

À la fin de son histoire, Tristan était resté immobile au milieu des rosiers, perdant son regard au loin vers les hauts arbres qui s'étagaient au sud du parc. Et moi, figée à côté de lui, ma main

cramponnée à la sienne, je n'attendais qu'une chose : qu'on quitte cet endroit maudit, et qu'on le quitte avant que la nuit tombe. Je crois qu'en plus de sa couleur, mon corps avait dû prendre la consistance fibreuse de la robe de la morte. Je ne voyais pas d'autre explication au fait que je n'arrivais plus ni à avaler ma salive ni à respirer normalement. Je ne suis même pas certaine que mon cœur battait encore.

Ce que Tristan ne pouvait pas supposer, c'est que dans ma petite tête, son histoire n'était pas finie : j'en connaissais un corollaire : dans quelques heures, ma mère me demanderait comme tous les soirs d'aller fermer les volets du salon ; à l'heure où, peut-être, la noyée du château entamait son retour par la rue du Puits-Brûlé.

C'était exactement ce genre de peur que je recherchais ce soir, cette peur saine et douce dont seuls sont capables les enfants. Une peur démesurée, que l'on croit sans limite quand on la rencontre, mais qui s'avère finalement n'être qu'un feu de paille fugace. Un rire peut la souffler. Ou un rayon de soleil qui pique l'œil, un parfum de gâteau qui ravive la joie, ou le chant d'un oiseau, l'effleurement de la main d'un garçon.

Le jour de la découverte des rosiers, je m'étais rapprochée de Tristan au fur et à mesure qu'il parlait, jusqu'à saisir ses doigts entre les miens. Bien plus tard, je me demanderais s'il n'avait pas inventé cette fable macabre dans ce seul but – peut-être pour s'assurer de mon attachement avant que Matthias vienne prendre sa place entre nous. Mais sur le moment, je m'étais dit qu'elle était on ne peut plus réelle, cette légende. Simplement parce qu'elle sortait de sa bouche.

Ce soir, ce n'est ni sa peau ni un brin de soleil qui me sort de cette frayeur puérile que je suis allée débusquer dans les rues désertes du village. Ce sont les injonctions martiales du veilleur de nuit du domaine de Fontanieux. Et c'est beaucoup moins émouvant.

Il reprend, d'un ton moins agressif, mais toujours aussi tendu :
« Bien, maintenant, vous allez venir vers moi, tout doucement, sans vous affoler, en levant les mains et vous allez...

— Oh ! Ça suffit ! Vous arrêtez de me parler comme si j'étais la pire des criminelles et la dernière des connes ! »

Je m'engage dans l'ascension de l'escalier, sans vraiment comprendre comment j'ai fait pour sortir cette phrase. Tout ce que je sais c'est que je ne supporte pas la façon qu'a cette voix niaise d'ânonner ses ordres pour s'assurer qu'ils parviennent à mon petit cerveau tout mou de femelle. Et je crois aussi que ce con, planqué derrière le faisceau de sa lampe, vient de gagner le droit de prendre en pleine figure tout ce que je pense de tous les cons de la terre. Il n'avait pas le droit de réduire en cendres le peu de paix intérieure que j'avais mis plus de trois heures à gagner en errant dans la nuit !

« Ne bougez pas ! crie-t-il d'une voix qui dérape dans l'aigu sur la dernière syllabe.

— Et pourquoi je ne bougerais pas ? »

Je passe à sa gauche. Il tend la main et la resserre sur mon bras.

« Ne me touchez pas ! Ne me touchez pas ! glapis-je en me dégageant brutalement.

— Taisez-vous ! Mais taisez-vous bon sang ! Vous allez réveiller tout l'hôtel. »

Je m'immobilise devant lui. Il a baissé sa torche, mais mes yeux n'arrivent pas encore à distinguer son visage. Peu importe ; je préfère même pouvoir lui imaginer le visage que je veux, le visage de l'homme à qui j'aurais tant voulu réussir à dire « Ne me touche pas ! »

« Je veux bien me taire, mais vous ne me touchez pas et vous me laissez partir.

— Mais vous êtes sur une propriété privée, ici, madame. On ne peut pas entrer et sortir comme on...

— Écoute : j’entrais et je sortais d’ici alors que tu n’étais même pas né. Alors tu arrêtes de réciter ta leçon et tu me laisses passer. C’est tout. »

Je crois qu’il est tout aussi surpris que moi par le ton sur lequel je viens de débiter ma tirade. Maintenant que mes yeux ont retrouvé leurs pleines capacités, je peux voir sa bouche figée dans l’attente de la réplique parfaite... qui ne vient pas. La gestion des mégères nocturnes dans mon genre ne doit pas être décrite dans sa fiche de poste. Je réalise aussi qu’il n’a pas l’air aussi méchant que ce qu’il voudrait faire croire – et qu’il est plutôt bel homme. C’est dommage, j’aurais tant aimé qu’il ait une vraie sale gueule de vrai sale con, incapable d’attirer la pitié. Je connais trop mes faiblesses. Je m’écarte du cerbère statufié et m’éloigne par où je suis venue.

Je m’arrête un instant, au beau milieu du chemin. Je sais que le chien de garde ne me quitte pas des yeux et qu’il doit se demander ce qui me prend. Je m’en fous. Je ressors mon téléphone et le vieux casque de Paul. Je place ce dernier sur mes oreilles tandis que je tripote l’écran de mon portable à la recherche de Radiohead. Je veux *No Surprises*. Je trouve la chanson, en lance la lecture, pousse le volume à fond et reste quelques secondes, plantée au milieu de ce parc qui fut l’écrin de mon enfance, le temps que la guitare, la basse suave, le *glockenspiel* ensorcelant puis la voix traînante et entêtante de Thom Yorke prennent possession de mon corps. Après le premier refrain, je peux repartir vers la maison de Marthe et la lampe orangée qui m’attend dans l’entrée.